

d'une délicieuse fontaine toute fraîche d'ombre et de silence. De grands arbres y formaient une voûte épaisse de verdure, d'où l'on pouvait cependant voir au loin le soleil semer de perles la prairie et le ruisseau de diamants. Jacques et Valérie n'avaient pas prononcé un mot durant le chemin, et pourtant il me semble qu'ils avaient beaucoup parlé. Ils s'assirent sur le gazon. Valérie était tout émue et inquiète. Rêveuse, elle effeuillait lentement un bouquet de roses dans l'onde noire. Presque toutes les feuilles s'arrêtaient à quelques pas, retenues par une longue branche de peuplier qui barrait le courant. Quelques-unes seulement dépassaient l'obstacle et allaient se perdre parmi les myriades d'étincelles que faisait pleuvoir dans l'eau le soleil.

— Que n'envoyez-vous toutes vos roses à cette belle lumière scintillante? dit Jacques.

— Laissez, Jacques, répondit Valérie avec un doux sourire un peu triste, laissez. J'aime mieux qu'elles restent à l'ombre comme mes journées. Celles qui s'en vont là-bas sont précisément celles que je regrette et qui me semblent perdues, voyez-vous.

Un long silence suivit.

— Écoutez-moi, Jacques, reprit enfin Valérie, non sans quelque trouble et quelque hésitation. Écoutez-moi; si vous étiez un homme de tous les jours, je ne vous parlerais pas comme je vais le faire. Jacques, prenez ma main. Je me fie à votre loyauté, à votre amitié. Souvenez-vous que votre mère m'a aimée comme son enfant, et que vous êtes vraiment bien mon frère. Enfin, dites-moi, Jacques, — et la pauvre enfant fondit en larmes, — aimez-vous réellement une autre femme?

Que répondit Jacques? D'honneur, je n'en sais rien. Les deux enfants étaient seuls, c'est vrai; mais, chose étrange, ils se mirent alors à parler si bas, qu'il n'y eut plus moyen d'entendre.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'on vit Jacobus tomber très-classiquement à genoux, et que le soir il oublia d'écrire à ses amis.

#### ÉPILOGUE.

Quelques jours après, Jacques et Valérie étaient dans le salon; Jacques prêtait docilement ses mains à Valérie, qui dévidait un écheveau de soie. Il embrouillait tous les fils, et on riait, on se disputait, il fallait voir.

On annonça monsieur Léo, — le voyageur en Suisse.

— Terre et ciel! Hercule aux pieds d'Omphale! s'écria en entrant Léo stupéfait.

Mais Jacques, sans se déconcerter: Chère Valérie, je vous présente Léo, un de mes bons camarades, avec lequel je me suis battu il y a six mois, ce qui fait que depuis ce temps nous sommes les meilleurs amis du monde, comme il convient à des gens qui se sont fournis l'un à l'autre l'occasion d'être braves. — Léo, je te présente ma femme.

Et, en effet, ils se marièrent vertueusement et bourgeoisement; que voulez-vous que je vous dise? Je suis même forcé d'ajouter que le ciel bénit leur union, c'est-à-dire qu'ils moururent jeunes et encore amoureux, qu'ils furent peu affectionnés de leurs voisins, et généralement considérés comme des sauvages et des égoïstes, — et qu'ils n'eurent pas du tout d'enfants.

PAUL MEURICE.

## THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE: Première représentation de *Giselle* ou les *Wilis*, ballet en deux actes, de MM. Saint-Georges et Théophile Gautier, musique de M. Adolphe Adam, décors de M. Cicéri.



A croyance aux wilis est une superstition particulière aux peuples slaves, si elle ne l'est point à l'imagination de notre ami Henri Heine, qui, en qualité de poète rêveur, allemand et ami de ce fantastique qui fait si bien dans sa littérature, est fort capable de l'avoir inventée. C'est lui, du moins, qui, dans son livre sur l'Allemagne, nous rapporte que, parmi les populations slaves, on croit que les jeunes filles mortes avant le mariage peuvent devenir wilis. Il ne nous dit rien de l'âge auquel on cesse d'être apte à passer à cet état, d'où nous concluons pour les fiancées jeunes, qui sont les seules poétiques. Quoi qu'il en soit, ces pauvres wilis, qui n'ont pu danser à leur propre noce, sortent toutes les nuits de leur tombe pour danser entre elles, et si elles rencontrent sur la grande route, car elles s'assemblent de préférence aux carrefours des grands chemins, le fiancé d'une vivante plus heureuse qu'elles, il faut qu'elles l'enlacent et le fassent danser jusqu'à ce qu'il meure fort inutilement pour lui, puisqu'on ne connaît pas de wilis mâles.

Une superstition, une tradition qui danse toujours, cela revenait de droit à l'Opéra, à condition toutefois que le sujet serait traité avec tact et en ménageant toute la fraîcheur de cette poésie mieux que ne peuvent le faire nos chorégraphes ordinaires. C'est pourquoi deux hommes, qui n'ont probablement jamais dansé un pas de leur vie, mais qui entendent l'art d'amuser et d'émouvoir leur prochain, se sont substitués en cette occasion aux hommes du métier, et ils ont bien fait. On a fait aussi fort bien, depuis l'avènement de M. Scribe et de la *Somnambule*, d'accueillir ces précieux intrus qui savent ce qu'il faut faire et même ce qu'ils font, témoin le *Diabole amoureux* et le présent ballet de *Giselle*.

La susdite Giselle est une paysanne de la Bohême, si vous voulez, puisqu'il faut qu'elle soit Slave pour obéir à la tradition, et adorée du prince Albert de Silésie pour obéir aux auteurs du ballet. Ce prince Albert, qui s'est déguisé en berger pour plaire à cette bachelette, est un Corydon mis à une assez rude épreuve. La donzelle veut bien écouter de doux propos d'amour et y répondre, mais elle veut surtout danser sans cesse, et l'on ne saurait lui faire sa cour sans danser aussi.

Mais dansez donc, dansez donc! lui dit-elle,  
Ne faites plus de compliment.  
On n'offense pas une belle  
Quand on danse bien joliment.

(Première citation. On ne saurait rendre compte de ce ballet sans citer beaucoup de vers de tous les régimes. Ceux-ci, qui datent de l'Empire, appartiennent à un opéra de Catel.)

Le prince se résigne à danser le plus possible, si ce n'est

quand il est dérangé par Hilarion, paysan stupide, mais amoureux aussi de Giselle, et qui possède au moins la clairvoyance de la jalousie. Il espionne tant et tant, qu'il finit par découvrir les hardes de gala du prince, dont celui-ci a sans doute fait un paquet pour les reprendre quand il sera bien repu d'amours champêtres. Grand scandale ! La bergère se désole de ce qu'un prince ait osé l'aimer. On ne voit ces choses-là qu'à l'Opéra. Ajoutez qu'elle s'est affaibli le tempérament par sa danse sempiternelle. Toutes ces émotions amènent une crise violente dont elle meurt.

Hélas ! que j'en ai vu mourir, de jeunes filles ! etc., etc.

.....  
Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée ; etc., etc.

(Deuxième citation. Mais, comme tous mes confrères ont fait celle-ci, je crois inutile de la donner au grand complet.

Pendant qu'on était en train de citations, c'était bien le cas, pour quelque voltigeur de l'Empire, d'ajouter que Giselle mourait d'amour et d'une fluxion de poitrine. Pourtant, je ne sache pas qu'aucun feuilletoniste émérite ait cédé à la tentation.)

La pauvre bergère n'est plus qu'un souvenir dans ce monde, et il nous reste à apprendre ce qu'elle peut devenir dans l'autre vie. A minuit, au milieu d'un paysage mélancolique et sauvage, la lune aspire le parfum des fleurs. Au-dessus des calices et des corolles, vous voyez s'élever une vapeur diaphane, et de cette vapeur se dégager une forme de femme ailée : c'est Myrrha, la reine des wilis. A son appel mystérieux, chaque fleur s'ouvre, et envoie une wili à la reine, qui forme sa ronde fantastique. La tombe de Giselle est là. C'est une sujette de plus. La reine l'évoque ; la nouvelle morte se lève avec des ailes, et saisit l'occasion de danser comme une pauvre jeune fille qui n'a plus autre chose à faire. Albert vient pleurer et prier sur sa tombe. L'ombre de Giselle l'attire, le lutine, et le fourvoie au moment où elle s'aperçoit que le jeu pourrait devenir dangereux pour lui. Survient par aventure Hilarion. Pour celui-ci, point de pitié ! c'est juste : il est laid, bête et fâcheux. Les wilis le font danser et tourner de telle sorte, qu'il perd la tête, et tombe dans un abîme, à la grande joie des cruelles danseuses. Albert revient. Les charmants fantômes, qui ont senti le goût du sang, en veulent maintenant à celui-ci. C'est en vain que Giselle veut le défendre, elle n'en a pas le droit. Quand on a partagé la curée des autres, il faut leur faire part de ses amants et de ses danseurs. Elle essaie d'abord de danser d'une façon peu engageante ; mais elle s'anime, se passionne, et fait tourner la tête à Albert. C'en est fait, il va partager le sort d'Hilarion, quand l'aurore paraît. Les wilis et leur puissance nocturne se fondent comme les vapeurs crépusculaires. Giselle s'affaisse dans sa couche tumulaire ombragée de riches plantes et de fleurs. Elle n'a que le temps de recommander au prince la princesse Bathilde, créature aussi bonne que noble, qui raffole d'Albert, et s'est levée avant l'aube pour l'arracher à ses stériles amours. Le prince de Silésie a trop appris de choses pendant cette nuit pour ne pas sentir tout le prix d'une belle princesse vivante telle qu'est Mlle Forster. Il se borne, par une transition sentimentale, à cueillir une fleur sur la tombe de Giselle, et donne sa main à Bathilde.

Nous ne connaissons pas de sujet plus fait pour un ballet et où l'on sente moins le besoin de la parole. Le second acte est une suite de scènes charmantes et ingénieuses, combinées avec

une grande fraîcheur d'imagination. Mme Grisi-Perrot joue et danse le rôle de Giselle en mime supérieure et surtout originale. C'est un astre bien et dûment indépendant au milieu de ces étoiles dansantes qui se cotisent pour former d'obscures constellations.

M. Adam, qui a fait la musique de *Giselle*, n'a point, comme dans la *Fille du Danube*, gaspillé une foule de jolies idées qui suffiraient à la fortune d'un opéra-comique, mais les rognures de cet aimable compositeur valent tout autant, sinon mieux, que beaucoup de musiques soi-disant neuves. Il a eu de plus le bon esprit d'emprunter à M. Burgmuller une valse bien véritablement allemande.

M. Ciceri s'est réveillé pour peindre deux nouvelles décorations, et celle du second acte doit donner à penser à ses jeunes émules.

**THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE :** Première représentation des *Deux Voleurs*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Leuven et Brunswick, musique de M. Girard. — Première représentation de *Frères et Mari*, paroles de MM. Humbert et Polak, musique de M. Clapissou.

La race des Robert-Macaire a crû et multiplié partout. Les théâtres royaux ont voulu en avoir leur part, et on leur en a arrangé une plus ou moins accommodée ou dénaturée, comme il convient de le faire quand il s'agit de servir un régal populaire à des palais plus délicats ou plus dégoutés. Voici donc un petit Macaire à l'usage de l'Opéra-Comique, Macaire accessoire, et qui ne peut s'élever, pour le moment, au premier emploi du genre.

Jean de Beauvais est un voleur par état ; le chevalier de Solanges, lui, ne fait profession que de ravir des cœurs. Tout deux, sans pourtant se concerter, ont résolu de s'introduire pendant la même nuit dans la maison des champs du greffier Gibelin. Celui-ci vient d'y amener, pour y passer la lune de miel, sa jeune et nouvelle épouse, et l'écrin de diamants d'icelle, lequel vaut 50,000 fr. Naturellement, Jean a parié qu'il volerait l'écrin, et Solanges qu'il fêterait la première nuit des noces au lieu et place dudit greffier. Il lui a donc adressé, au nom du chancelier, un ordre de venir, pour affaires d'état, sur-le-champ à Versailles. La place étant ainsi préparée pour les deux larrons, ils y pénètrent en effet, et la pauvre femme est exposée à toutes sortes de dangers. En attendant le retour de son mari, elle se met à feuilleter des dossiers et des rapports de police où elle trouve la révélation du double pari qui la menace. Son parti est bientôt pris. Au séducteur elle fait peur du voleur, au voleur elle annonce la présence d'un petit cousin. En même temps son mari revient furieux de la mystification dont il a été dupe, et elle l'engage à instrumenter contre Solanges et Jean de Beauvais. Par une cruauté impardonnable, elle fait passer l'amoureux pour le voleur, et réciproquement. Jean de Beauvais profite de l'occasion pour se faire restituer une tabatière d'or appartenant à Solanges, et que celui-ci a dû lui voler à l'Opéra. Le greffier croit à tout ; le gentilhomme est trop faible pour protester utilement, et Gibelin, trop faible pour garder ses prisonniers, les relâche tous deux.

Le public a beaucoup ri de cet imbroglio vif, amusant et spirituel. M. Girard, chef d'orchestre du théâtre, a écrit pour cette petite comédie une petite partition disposée avec une